

s'accroissait, n'était pas un des moindres sujets de préoccupation du commandement. A sa prévoyance s'imposait ce grave problème de savoir comment on nourrirait le corps expéditionnaire si, d'une part, l'armée mexicaine parvenait à faire le vide autour d'Orizaba, et si, du côté des terres chaudes, les pluies devenaient un obstacle à la marche de nos convois.

Vainement l'intendance et l'état-major avaient-ils mis tout en œuvre pour faire descendre du plateau d'Anahuac, sous la protection de nos reconnaissances, quelques approvisionnements de farine et de grains, et pour faire enlever à l'abri de nos tirailleurs d'assez grandes quantités de paille et d'orge réunies dans les haciendas voisines de Tekamalucan et d'Encinal. Ces efforts, bien que couronnés de succès, n'assuraient pas l'avenir. Encore quelques jours, et la farine allait nous manquer.

Le quartier général était tout à ces préoccupations, quand la nouvelle lui arriva du débarquement du général de brigade Félix Douay, et de son départ de la Vera Cruz à la tête d'un grand convoi d'administration. Envoyé au Mexique pour prendre le commandement en second du corps expéditionnaire, le général y était arrivé le 16, précédé de la grande réputation qu'il s'était acquise sur les champs de bataille d'Afrique, de

Crimée et d'Italie¹, et il se dirigeait en ce moment sur Orizaba avec quarante-sept voitures. 80 chasseurs à pied et 70 soldats du train, pris parmi les 300 hommes débarqués avec lui, escortaient le convoi. Le reste du détachement avait été laissé à la Vera Cruz pour combler les vides de la garnison décimée par le vomito. Le général avait lui-même payé un douloureux tribut à cette implacable épidémie, car il avait perdu deux officiers de choix emmenés avec lui de France : le capitaine d'état-major Demiau, son aide de camp, et le lieutenant de cavalerie

¹ Engagé comme matelot en 1835, Félix Douay quittait la marine trois ans après pour entrer dans l'armée de terre, et en 1863, il était général de division. Il n'avait que quarante-sept ans ! Tous ses grades furent conquis à la pointe de l'épée : en Afrique, en Crimée, en Italie, au Mexique. On peut dire que, de 1835 à 1861, il ne s'est pas tiré un coup de fusil sans que le général Douay y eût sa part. Sur tous les champs de bataille il paya bravement de sa personne, et fut cité trois fois à l'ordre du jour. La guerre de 1870-71 le trouva à Belfort ; infatigable, manquant de tout, il parvint néanmoins à organiser à peu près le 7^e corps, qu'il conduisit de Belfort à Reims et de Reims à Sedan ! — Son corps d'armée entra le premier dans Paris, grâce à Ducatel, — au second siège de la capitale. Il épargna à la ville de grands malheurs.

A la bravoure du soldat, le général Douay joignait les qualités qui font l'officier de marque : connaissances étendues, coup d'œil, résolution, prévoyance, qualités rehaussées chez lui par la modestie la plus rare. Sa mort a été pour la France une grande perte, profondément ressentie.

Marion, son officier d'ordonnance. Marion avait succombé à la Vera Cruz; Demiau, parti avec le germe de la maladie, avait pu atteindre Cordova, mais pour y mourir.

Le 10 juin, le général et sa colonne arrivaient à Orizaba. Le même jour, nous apprenions qu'un de nos convois chargé de munitions avait été détruit dans les terres chaudes par une troupe de 500 guerrilleros, et son escorte massacrée. Trente-neuf personnes avaient péri; parmi les victimes se trouvaient deux cantinières de zouaves, sur lesquelles les bandits s'étaient livrés aux actes les plus sauvages. Un lieutenant et son ordonnance étaient seuls parvenus à s'échapper.

Cette nouvelle ne fut pas la seule grave qui nous arriva le 10 juin; dans la soirée du même jour, le général reçut l'avis du colonel L'Hérillier que les troupes mexicaines se montraient dans la vallée du Rio Blanco. En effet, Saragoza, rallié par le général Ortega, qui lui avait amené un contingent de 6,000 bons soldats, s'était décidé à descendre les Cumbres et à s'avancer dans la plaine.

Nous étions, à n'en pas douter, à la veille d'une attaque. Cependant, avant de « recommencer les opérations », le général Ortega crut devoir faire auprès du ministre de France, avec lequel il avait

entretenu de bonnes relations, une tentative « d'arrangement ».

Dans une lettre datée de San-Augustin de Palmar (le 10 juin), et adressée à M. de Saligny, le général Ortega l'adjure de faire tous ses efforts pour empêcher la continuation de la guerre. Il lui rappelle « que la nation « entière a repoussé toute idée tendant à l'établissement d'une monarchie et au renversement du système gouvernemental que le Mexique a librement et spontanément choisi... « qu'elle est restée ferme vis-à-vis de l'excitation produite en faveur de l'établissement d'une monarchie et de la réussite du plan de Cordova, « excitation soutenue de fait et moralement par une des nations les plus puissantes du monde... « Il engage vivement le représentant de la grande France qui a toujours dit que son drapeau « suivait la justice, la marche du siècle et l'opinion des peuples, à terminer d'une manière « avantageuse pour la France et pour le Mexique, « par les voies diplomatiques, la guerre où les deux nations sont malheureusement entraînées... »

Le général Ortega affirme que « M. de Saligny et le gouvernement qu'il représente ont été « trompés par les hommes et par les choses, « et que reconnaître cette erreur serait un

« acte qui sauverait le beau nom de la France,
 « qui honorerait le diplomate et mettrait sa
 « responsabilité à couvert vis-à-vis de la na-
 « tion...

« Je ne vous écris point », dit-il en terminant,
 « par ordre de mon gouvernement, ni par ordre
 « du général en chef de l'armée d'Orient. Si vous
 « agréiez mes avis, j'espère que vous me le ferez
 « savoir le plus tôt possible; en ce cas, quoique
 « notre armée soit aux portes d'Orizaba, j'userai
 « de mon influence près du général en chef pour
 « qu'un armistice soit proclamé et qu'un pléni-
 « potentiaire soit envoyé à votre camp pour s'en-
 « tendre avec vous. »

La lettre du général Ortega ne manquait ni d'à-
 propos ni de vérité; elle était même conçue dans
 des termes habiles, trop habiles peut-être. Tou-
 jours est-il que le général de Lorencez, considé-
 rant qu'il n'était ni de son devoir ni de sa dignité
 d'engager des pourparlers avec l'ennemi, se garda
 d'y répondre. Il était d'autant plus autorisé à ce
 silence que le général Ortega ne s'adressait pas à
 lui.

Mais, deux jours plus tard, le colonel Colum-
 bres, chef des ingénieurs de l'armée mexicaine,
 se présentait aux avant-postes, porteur d'une
 lettre de Saragoza pour le général de Lorencez.
 Voici le contenu de cette lettre, datée de l'ha-

cienda de Tekamalucan, située à quatorze kilo-
 mètres d'Orizaba :

« J'ai des raisons de croire que vous, chef et
 « officiers de la division sous vos ordres, vous
 « avez adressé une protestation à l'Empereur
 « contre la conduite du ministre de Saligny, pour
 « vous avoir engagés, en vous trompant, dans
 « une guerre contre le peuple du monde le plus
 « ami des Français.

« Cette circonstance, la connaissance de la
 « situation difficile où vous êtes avec votre
 « armée, et le désir de vous procurer une retraite
 « honorable, me décident à vous proposer une
 « capitulation dont la base principale sera l'éva-
 « cuation dans un temps voulu du territoire
 « mexicain. Je crois que mon gouvernement ne
 « désapprouvera pas ce nouvel appel à la paix;
 « sans sortir de mes attributions, je crois devoir
 « éviter de répandre le sang des enfants des deux
 « pays, que la tromperie et l'intrigue ont seules
 « pu rendre momentanément ennemis.

« Cette idée a été celle du gouvernement
 « constitutionnel depuis le début de l'invasion.
 « Si vous n'acceptez pas cette offre que je fais à
 « ceux des Français qui sont venus de bonne foi,
 « j'aurai rempli mon dernier devoir dans la voie
 « de l'humanité, et il ne me restera qu'à exécuter

« les ordres que j'ai reçus, jetant la responsabi-
 « lité de ce qui adviendra sur ceux qui se sont
 « obstinés dans une entreprise que condamnent
 « la raison et la justice.

« Liberté et réforme.

« SARAGOZA.

« Au quartier général de Tekamalucan, le 12 juin 1862. »

En présence de cette communication qui lui était faite directement, le général de Lorencez répondit :

« Que M. de Saligny étant seul chargé des
 « pouvoirs diplomatiques, c'était lui seul qui
 « avait qualité pour traiter de la paix ou de la
 « guerre, et qu'en conséquence il n'avait pas de
 « réponse à faire à la note qu'on lui adressait. »

En donnant à ce billet une forme évasive, le général avait surtout pour but de gagner du temps. Il importait d'évacuer, sans retard, la position d'El Ingenio, que le 99^e occupait, et de compléter, autant que possible, les travaux de défense de la ville. En conséquence, le colonel L'Hériller reçut l'ordre de se replier sur Orizaba, pendant la nuit du 12 au 13, avec son régiment, ses malades, ses magasins et les fourrages réunis à El Ingenio; et deux sections du génie, parties

récemment pour le Chiquihuite, furent rappelées en toute hâte.

Le 13 au matin, le colonel L'Hériller et les sections du génie nous avaient ralliés. Les sapeurs, aidés par les soldats de l'artillerie et les travailleurs indigènes, déployèrent durant cette journée la plus grande activité pour relier et fortifier les différentes parties de l'enceinte, au moyen de barricades et de maisons se flanquant.

On crénela la maison de l'octroi occupée par notre grand'garde en avant de la *garita* de Puebla, et l'on y éleva des épaulements pour abriter six pièces de canon; mais, malgré tous les efforts, ces parapets n'atteignaient encore le soir que peu d'épaisseur et de relief. Au centre de la ville, le réduit, les hôpitaux et les magasins.

Ces travaux exécutés, on assigna à chaque compagnie sa place de combat. La défense de la *garita* de Puebla, au delà de laquelle la route traverse, sur un pont, le petit cours d'eau l'Angostura, fut confiée à 4 compagnies du 99^e de ligne; une compagnie du même régiment fut établie dans une maison du côté du nord à trois cents mètres de la *garita*. Les autres troupes, 9 compagnies du 99^e de ligne, 1 bataillon de zouaves, 1 bataillon de marins et le 1^{er} bataillon de chasseurs à pied, furent réparties sur les points fortifiés de l'enceinte; et le général mexicain Tobaoda fut

chargé avec sa cavalerie de surveiller la plaine en avant des positions occupées par le régiment du colonel L'Hériller.

Ainsi, 4 bataillons d'infanterie, 1 compagnie du génie, 10 pièces de campagne et 3 pelotons de cavalerie, c'est-à-dire environ 2,600 hommes, formant la garnison d'Orizaba, allaient avoir à repousser l'assaut de l'armée de Saragoza forte de 14,000 hommes et de 28 bouches à feu. Le reste du corps expéditionnaire ainsi que les auxiliaires de Marquez, partis récemment pour la Soledad avec ce général, avaient été échelonnés entre ce pueblo et Orizaba pour maintenir nos communications avec la côte.

Les positions que les Français avaient à défendre présentaient une partie faible, celle du nord; elle était dépourvue de défenses naturelles. Mais, à l'ouest, un défilé étroit formé au nord par le Cerro Borrego, au sud par le Cerro Cristobal, et au milieu duquel passait la route de Puebla que l'ennemi devait suivre pour nous aborder, rendait périlleuse toute attaque de ce côté.

Quant au Cerro Borrego, bien qu'il dominât la ville et qu'il eût, à une autre époque, joué un rôle important dans la prise d'Orizaba, il paraissait tellement inadmissible que l'ennemi se risquât à y monter de l'artillerie, — étant donnés sa hauteur de 350 mètres, l'escarpement de ses pentes, la forêt

dont l'épaisseur à l'ouest formait un obstacle naturel des plus sérieux, et principalement la nécessité pour l'ennemi de passer devant les troupes mexicaines alliées chargées de surveiller la route, — que le général ne jugea pas utile de l'occuper.

C'est pourtant de ce côté que l'ennemi dirigea ses premiers efforts. Le 13, à la tombée de la nuit, le général Ortega, qui avait fait ouvrir d'avance des tranchées dans la forêt, arriva par le chemin de San Andres, monta les pentes du Cerro Borrego et en occupa le sommet avec une partie de la division et quelques pièces de montagne.

Les grand'gardes mexicaines du général Toboada, dans le voisinage desquelles les troupes du général Ortega avaient défilé, n'avaient rien vu, rien entendu!